

BEYOND NUMBERS

ENN INISIATIV MCB POU ENN MORIS PROSPER EK DIRAB

NATIR
IS BEAUTIFUL
AGISSONS AVEC
IMPACT



5
**ÉCONOMIE
CIRCULAIRE**
Donner une
deuxième vie
aux produits
obsolètes



4
INTERVIEW
VINCENT
FLORENS :
« Détruire
la biodiversité,
c'est nous détruire
nous-mêmes »



7
REPORTAGE
Ebony
Forest :
Retour vers
le futur





NATIR IS BEAUTIFUL

Agissons avec impact

La protection de l'environnement est désormais l'affaire de tous les clients de la MCB, qui mettra presque Rs 20 millions sur trois ans à la disposition de la *Mauritian Wildlife Foundation*.

Pour chaque transaction effectuée avec votre carte de débit MCB depuis le mercredi 8 mai, vous contribuez – peut-être sans le savoir – à une bonne cause.

En effet, la MCB, par le biais de son *Chief Executive*, Alain Law Min, a annoncé, lors d'une conférence de presse tenue mercredi à Port-Louis un partenariat avec la *Mauritian Wildlife Foundation* (*Mauritian Wildlife*). Dans ce cadre, la MCB s'engage à verser Rs 15 millions sur trois ans à cette organisation non gouvernementale (ONG) qui travaille pour la conservation de notre flore et faune endémique depuis 35 ans. Cet argent servira notamment à soutenir cinq projets spécifiques de la *Mauritian Wildlife* (voir hors texte).

Pour Alain Law Min, ce partenariat a été mis sur pied dans le cadre du deuxième pilier de *Success Beyond Numbers*, programme de *Corporate Sustainability* lancé en novembre dernier par la MCB. Il est la preuve même de l'engagement de l'institution à œuvrer pour une société plus prospère et durable.

« Aujourd'hui, nous apportons une preuve de cet engagement en devenant un partenaire privilégié de la *Mauritian Wildlife Foundation* et en soutenant plusieurs initiatives qui contribuent à conserver notre belle biodiversité », dit-il en expliquant que ce partenariat « est d'un tout nouveau genre, car il ne

s'agit pas simplement de sponsoriser des projets ; il s'agit au contraire d'une véritable implication de notre part et aussi de la part de nos clients ».

En effet, en plus du soutien financier direct aux cinq projets de conservation, 10 sous seront aussi désormais versés à la *Mauritian Wildlife* pour chaque transaction effectuée avec la carte de débit de la MCB. Ce montant, estimé à environ Rs 1,5 million par an, sera placé dans un fonds spécial qui sera versé chaque année pendant trois ans à la *Mauritian Wildlife*. De plus, à partir du mois de septembre les nouvelles cartes de débit de la MCB, qui seront produites à base de maïs, seront écologiques et recyclables.

Impliquer les clients dans cet engagement

L'idée d'impliquer les clients dans cet engagement vient de la conviction de la MCB que la protection de l'environnement est l'affaire de tous et qu'il fallait donc trouver un cadre pour que ce soutien dépasse le simple mécénat.

Comme le dit Tim Taylor, président de la *Mauritian Wildlife Foundation*, « en tant qu'ONG, nous avons souvent l'impression d'être le parent pauvre puisque notre travail est majoritairement



financé par les fonds du *Corporate Social Responsibility (CSR)*. Le gros de ces fonds va – à raison – à la pauvreté, à l'éducation et aux autres causes puisque jusqu'ici, il n'y a pas vraiment eu cette réalisation que c'est très bien de régler ces problèmes sociaux, mais que si on ne règle pas les problèmes environnementaux, cela risque d'affecter notre société dans son ensemble ».

Et c'est le secteur du tourisme qui en souffrira en premier lieu, ajoute-t-il, expliquant que de nos jours, le visiteur étranger ne se contente plus des plages. « Il veut qu'on lui montre ce qu'on appelle nos *Green Credentials*. Et une belle île verte où la conservation des espèces endémiques est valorisée doit être un élément intégral du produit que l'on propose au touriste. »

Or, la conservation est une activité qui coûte cher puisque c'est un travail à long terme. Et avec la baisse du montant que les ONG reçoivent depuis l'entrée en vigueur de la nouvelle loi sur le CSR, les difficultés financières auxquelles les ONG telles que la *Mauritian Wildlife* font face, mettent en péril leur existence et la qualité même de leur travail, menacent ainsi directement

les espèces endémiques du pays. Une éventualité peu réjouissante puisque selon le *Conservation Director*, le Dr Vikash Tatayah, « Maurice et Rodrigues figurent parmi les îles les plus dégradées au monde ».

L'autre danger est le manque de visibilité du travail de conservation, de même que le manque de conscientisation du public à ce niveau. La *Mauritian Wildlife* existe depuis 35 ans, mais Tim Taylor l'admet, peu de gens le savent, tout comme ils sont peu nombreux à véritablement comprendre l'importance de la conservation. « Nous avons mis du temps à comprendre qu'il fallait qu'on communique puisque nous sommes en train de faire du bon travail. Depuis huit ans environ, nous avons réalisé que les gens changeraient d'attitude s'ils comprenaient que leur comportement a un impact direct sur leur environnement. Nous avons, depuis, commencé des sessions de conscientisation et d'éducation, auprès des jeunes notamment », explique-t-il.

C'est aussi l'un des buts du partenariat avec la MCB, qui compte promouvoir la conservation et la recherche scientifique sur les espèces endémiques, de même qu'impliquer ses clients, à commencer par les enfants, à travers des initiatives de sensibilisation à la conservation pour les détenteurs de cartes Rupys âgés de 0 à 11 ans. Ainsi, l'impératif de protection de l'environnement passe à un palier supérieur en étant intégré aux activités bancaires, car « à travers l'utilisation de nos cartes de débit et des comptes Rupys, nos clients aideront eux aussi à soutenir la conservation et à préserver nos espèces endémiques et notre environnement », déclare Alain Law Min.

Quand
« Conservation »
peut rimer avec
« Croissance »



Nous avons lancé, en novembre 2018, l'ambitieux projet *Success Beyond Numbers*, qui a donné lieu à la présentation du rapport *Lokal is Beautiful* le 23 janvier dernier. Ce rapport, qui dresse un état des lieux de la situation économique du pays, fait une proposition qui a été reçue avec enthousiasme par tous nos partenaires : celle de construire la prospérité future de Maurice sur une dynamisation de l'économie locale et de l'entrepreneuriat.

Mais pour que cette prospérité soit durable, elle devra passer par la préservation de notre environnement et de sa biodiversité. D'ailleurs, il y va de la pérennité même de notre secteur touristique, qui ne survivra pas dans un environnement et des écosystèmes dégradés.

Mais qui dit défis, dit aussi opportunités. Investir dans la préservation de la biodiversité, c'est également faire émerger de nouvelles idées pour les sciences et de nouveaux secteurs d'activité économique.

Maurice a la chance extraordinaire d'avoir eu, au fil des années, des organisations non gouvernementales qui œuvrent pour la protection de notre environnement et de sa biodiversité. Des personnes, regroupées au sein de plusieurs associations, ont fait un travail de longue haleine avec un impact positif certain, même si limité. Cela a été possible en partie grâce aux contributions des entreprises à travers le *Corporate Social Responsibility*.

Mais à la MCB, nous pensons que la protection de l'environnement ne devrait plus être un acte de mécénat ; les enjeux sont devenus trop grands.

Nous sommes convaincus que pour garantir la prospérité de Maurice, il faut investir dans la préservation des écosystèmes et dans leur équilibre. Nous avons donc imaginé un nouveau type de partenariat, comme le témoigne notre collaboration avec la *Mauritian Wildlife Foundation* (MWF), lancée officiellement le 8 mai dernier (*voir ci-contre*).

Pour la MCB, il s'agit maintenant d'investir avec impact et grâce à notre partenariat avec la MWF, tous nos clients seront impliqués dans notre démarche de préservation de l'environnement, à travers nos produits et des actions de volontariat sur le terrain.

En soutenant les organisations qui luttent pour la préservation de la faune et de la flore mauricienne, nous voulons mettre la biodiversité au cœur de notre engagement pour le développement durable. Et comme il n'y a pas de compétition quand il s'agit de défendre notre environnement, nous invitons d'autres entreprises à rejoindre ce mouvement, déjà en marche, car seuls, nous n'atteindrons pas les objectifs.

Dans ce numéro, vous allez découvrir comment l'impératif environnemental peut être intégré à l'impératif business, entre autres à travers l'*upcycling*. Vous allez rencontrer des Mauriciens qui font de la conservation leur gagne-pain et vous allez – nous l'espérons – arriver à la conclusion que la protection de l'environnement a véritablement le potentiel de devenir un nouveau secteur économique, plus durable celui-là, plus éthique et ô combien plus gratifiant.

UNE PUBLICATION
DU GROUPE MCB

9-15 Sir William Newton
Port-Louis
media@mcbgroup.com
www.mcbgroup.com



Les cinq projets soutenus par la MCB

La contribution financière de La contribution financière de la MCB à la *Mauritian Wildlife Foundation* servira à soutenir cinq projets spécifiques :

1 L'initiative *Protection of Mauritian Islets of Biodiversity Importance through inclusive participation*, qui consiste en des sessions de formation destinées - entre autres - aux skippers, opérateurs de bateaux et pêcheurs, de même qu'aux officiers de la *National Coast Guard* pour que les usagers des îlots comprennent l'importance de la biodiversité et de sa conservation, aussi bien que les conséquences tragiques de la disparition de cette biodiversité. L'idée est de faire comprendre à la communauté côtière le lien entre la conservation et le tourisme, ainsi que l'impact de ses actions sur les efforts de conservation. Ce projet a été introduit avec succès dans le sud-est de l'île (*voir page 7*) et sera bientôt étendu aux usagers des îlots du nord de Maurice.

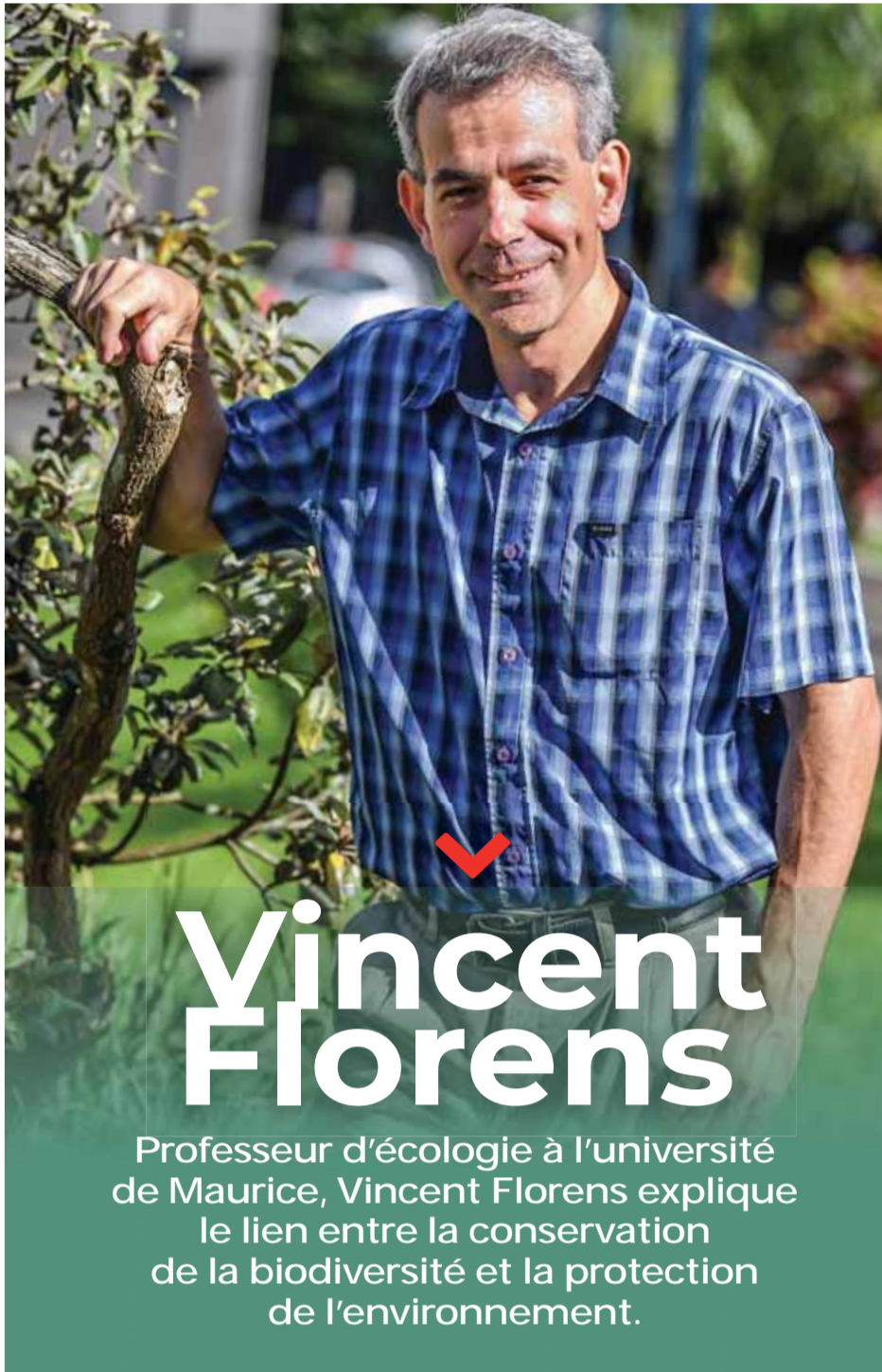
2 Les efforts de conservation du pigeon des Mares (*Pink Pigeon*). Quand la *Mauritian Wildlife* a vu le jour, la population de cette espèce était de 13 individus. Aujourd'hui, Maurice en compte 460.

3 La conservation de la grosse cœteau verte (*Echo Parakeet*). Elles sont actuellement environ 800 dans les forêts, contre une vingtaine il y a 30 ans.

4 Le gecko de Günther (*Günther's gecko*), l'un des plus gros geckos au monde, était sur la liste des espèces en voie de disparition critique. La population en est maintenant à environ 2,000 individus.

5 Il y a actuellement 1,600 boas de l'île Ronde contre une population d'environ 75 auparavant. Certains boas ont été transférés sur le Coin de Mire afin d'en constituer une deuxième population au cas où une tragédie frapperait celle de l'île Ronde. La flore de cette dernière a aussi dû être réhabilitée, car décimée par les chèvres et lapins qui y proliféraient.





Vincent Florens

Professeur d'écologie à l'université de Maurice, Vincent Florens explique le lien entre la conservation de la biodiversité et la protection de l'environnement.

Pourquoi la conservation de la biodiversité est-elle importante ?

Parce que nous dépendons directement et indirectement de la biodiversité, et que de nombreuses activités humaines se conjuguent pour entraîner une extinction de masse. Détruire la biodiversité est donc un moyen indirect de nous détruire nous-mêmes. Toutes les espèces sont endémiques à quelque part et jouent leur rôle écologique pour maintenir un écosystème fonctionnel et résilient. Plus on détruit les espèces, plus on dérègle l'écosystème et plus on récolte des méfaits comme les inondations, les incendies, les maladies ou l'épuisement des ressources qui appauvrit et engendre même des conflits, jusqu'aux guerres.

Donc, le lien entre la préservation de la biodiversité et le changement climatique est clair ?

Oui. Beaucoup d'activités humaines qui déciment la biodiversité sont les mêmes que celles qui exacerbent le changement climatique. On peut citer en exemple la déforestation qui non seulement détruit les espèces, mais exacerbe aussi le réchauffement climatique puisqu'elle relâche dans l'atmosphère le carbone emprisonné dans ces forêts et dans le sol en dessous. Et puis, bien sûr, le changement climatique ainsi exacerbé va à son tour accélérer la perte de biodiversité, par exemple en favorisant les sécheresses qui augmentent la fréquence et l'intensité des feux de forêts. Ce cycle infernal peut être combattu, entre autres par la reforestation ou la restauration écologique.

Mais justement, pourquoi est-ce important de restaurer une forêt à son état originel ? Pourquoi est-ce qu'une forêt tout court ne suffit pas ?

Une forêt tout court est mieux que rien, mais une forêt restaurée au plus proche possible de son état d'origine est encore mieux puisqu'elle abritera un plus grand nombre d'espèces et de fonctions écologiques, chose qui nous est bénéfique. Par exemple, une espèce peut renfermer une molécule qui nous permettra un jour de combattre une maladie, une bactérie devenue résistante aux antibiotiques, ou alors elle pourra être le pollinisateur qui évitera que vos fruitiers ne donnent que des fleurs.

Les conservationnistes parlent beaucoup d'extinction des espèces et surtout de l'importance d'éviter cette extinction. Mais l'extinction, c'est la mort et n'est-ce pas là le cycle même de la vie ?

Les conservationnistes ne s'intéressent pas à combattre l'extinction, un phénomène naturel qui a toujours existé. Nous combattons le taux excessif d'extinction causé par les activités anthropiques, un taux ayant atteint, selon diverses estimations,

cent et mille fois le taux naturel. À ce rythme, nous nous lançons allègrement vers notre propre fin de cycle prématurée, ce qui détonne remarquablement avec le nom scientifique que nous avons donné à notre espèce : *Homo sapiens*.

Mais quand une espèce disparaît, n'est-elle pas remplacée par une autre ? N'est-ce pas là une façon pour la nature de « régler » le problème ?

En quelque sorte, oui. Par exemple, les rats introduits par les humains ont remplacé, par prédation, une multitude d'espèces d'oiseaux, de reptiles, etc. sur un très grand nombre d'îles au monde. Des moustiques introduits par les humains ont décimé des populations d'oiseaux en leur passant la malaria aviaire. Maintenant qu'ils ont remplacé ces vides, ils doivent bien trouver de quoi ronger ou piquer, et comme les humains ou leurs nourritures ne sont jamais trop loin, ils commenceront à s'attaquer à nous plus directement. En d'autres mots, ce n'est que quand cela affectera notre survie que l'on comprendra que ce qui est néfaste pour la biodiversité l'est aussi pour nous.

Avez-vous l'impression que la question de la

préservation est incomprise du public en général ?

Suffisamment en tous cas pour nous placer là où nous sommes aujourd'hui. Il me semble que beaucoup trop baignent encore dans l'impression que protéger l'environnement est un luxe, sans se rendre compte que bon nombre de leurs « préoccupations prioritaires » découlent justement d'un environnement dégradé par nos actes les moins intelligents. Mais depuis 1987 que je m'intéresse concrètement à la conservation de l'environnement et de la biodiversité en particulier, je constate une amélioration en général dans le monde comme à Maurice, une sensibilisation grandissante, particulièrement chez les plus jeunes. Ce qui est encourageant.

Même si en général, les gens comprennent que l'activité humaine a un impact sur la dégradation de l'environnement, il semble que les actions ne suivent pas ; on bétonne toujours, on consomme encore plus de plastique, on abat toujours des arbres. Quelle est la conséquence sur la vie des gens s'il n'y a pas d'efforts de conservation ?

S'il n'y a pas d'efforts de conservation, il va



« Détruire la biodiversité, c'est nous détruire nous-mêmes »



falloir faire face de plus en plus souvent à des situations désagréables et dangereuses avec de moins en moins d'options et de ressources en main et à terme, se débrouiller pour survivre dans un monde beaucoup plus pollué, plus appauvri, ingrat et dangereux. Pas du tout ce dont rêve l'Homme sage.

Pourquoi, selon vous, les actions ne suivent-elles pas ?

Je pense que c'est dû au côté graduel des choses. L'humain a tendance à vivre au jour le jour, mais la nature fonctionne dans un autre laps de temps. Il y a des choses qui se passent à plus longue échelle, il y a des dégradations qu'on ne perçoit pas dans notre laps de vie et qui vont affecter la prochaine génération. Par exemple, le Rodriguais va se dire que son île a toujours été sèche parce que c'est tout ce qu'il a connu, mais ce n'était pas la réalité de son ancêtre qui, lui, a connu de l'eau dans les rivières.

Du coup, ça nous endort en nous faisant penser que les choses ont toujours été ainsi. D'autre part, la nature fonctionne selon une certaine variabilité. On va avoir des sécheresses mais pas tous les ans, donc on a le temps d'oublier entre-temps puisque la nature humaine est de réagir dans l'immédiat et puis d'oublier. La nature fonctionne dans un laps de temps qui nous dupe et qui nous donne un *false sense of security*.

La nature peut absorber beaucoup de chocs, mais passé un seuil, elle se stabilise à un niveau plus pauvre. La nature ne va

jamais disparaître ; elle va juste s'appauvrir, devenir plus ingrate, plus difficile pour nous à apprivoiser, à produire de la nourriture – l'érosion va faire qu'on aura moins de fertilité dans le sol, donc il faudra cultiver sur plus de surface, ce qui fait plus de travail, par exemple. On continuera à avoir cette nature, mais elle sera appauvrie. Comme la biodiversité a été appauvrie au fil des années.

La notion de développement économique est-elle contradictoire avec la protection de l'environnement ?

Le développement économique est un concept très intéressant dans le sens qu'il s'agit d'élever les gens de la pauvreté et d'arriver à une situation d'équité, mais le concept a déraillé ; ce concept d'élever la vie des gens a été détourné à d'autres fins. De nos jours, tous les projets de développement se justifient par le fait qu'ils donnent du travail aux gens. Mais en réalité, la richesse du monde est concentrée entre les mains d'un tout petit groupe de gens et les inégalités ont augmenté, de même que la destruction de l'environnement.

Le problème, si on ne ralentit pas le rythme du développement comme on le conçoit actuellement, est qu'on se retrouvera dans une situation où il faudra sans cesse faire du *fire fighting*. La hausse du niveau de la mer, la situation des océans, l'érosion des sols, la perte de terres arables, les maladies qui vont éclater de plus en plus avec la résistance aux pesticides, les pénuries d'eau, de nourriture et j'en passe.

L'upcycling dans le monde

LA RÉUNION

L'entreprise EcoPAL transforme les palettes en bois et les revend aux particuliers et aux artisans locaux. Ce bois est aussi transformé en mobilier de récupération branché et sur mesure. Les principaux importateurs de pneus à La Réunion collectent des pneus usagés qu'ils broient en chips puis en granulats, qui sont ensuite valorisés en sols amortissants, enrobés bitumeux, surfaces et sous-couches drainantes ainsi que revêtements de route.

FRANCE

Extramuros fabrique des meubles à partir de bois d'ancien mobilier, parquet, bois de chantier, poutres, palettes de transport, etc.

La société Innovation Développement Eco-Matériaux (IDEM) utilise le carton recyclé pour fabriquer l'isolant Novidem. Les coquilles de Saint-Jacques, issues de l'industrie agroalimentaire, sont concassées pour produire des pavés qui permettent également de lutter contre le ruissellement des eaux de pluie et les inondations, puisque les éclats de coquillages permettent à l'eau de passer au travers et de s'infiltrer dans le sol.

En Bretagne, l'énergie est produite à partir de la méthanisation de matières organiques : boues de stations d'épuration, déchets de l'industrie agroalimentaire et effluents d'exploitations agricoles.

ÉTATS-UNIS

Crop-A-Porter est une start-up qui conçoit des vêtements avec des surplus de récoltes agricoles. Interface, producteur de moquette, a remplacé l'une de ses matières premières par des filets en nylon usagés rachetés de pêcheurs ou récupérés sur les plages ou dans la mer.

MARTINIQUE

La société Kadalys extrait des actifs cosmétiques de déchets de banane.

NOUVELLE-CALÉDONIE

Les huiles végétales usagées, récupérées de restaurants, cantines scolaires et industries alimentaires, sont décantées, filtrées et centrifugées pour être utilisées comme biocarburant.

ESPAGNE

Les créations ECOALF, marque de vêtements et d'accessoires, sont réalisées à partir des déchets plastiques récupérés en mer Méditerranée.



Donner une deuxième vie aux produits obsolètes

Le recyclage c'est bien, mais le surcyclage c'est mieux !

Ah, un four en promotion en magasin ! Et quid de cette paire de jeans nouvellement mise en vitrine dans l'autre ? Ou encore le téléphone portable dernier cri qui vient de débarquer sur le marché ?

Un scénario familier pour beaucoup d'entre nous, à l'ère de la consommation à outrance. Une période où les choix se multiplient, les prix se réduisent, rendant beaucoup de produits subitement accessibles.

Si cette situation est positive pour le consommateur et l'économie en général, elle pose en revanche un vrai problème quant au sort des produits que l'on n'utilise plus et que l'on remplace. C'est en fait une problématique quotidienne : que faire de sa bouteille de vin vide ? du carton de lait ? de la bouteille d'eau en plastique ? de l'emballage d'un produit acheté en supermarché ? Tous à la poubelle, indistinctement.

À Maurice, contrairement à beaucoup de pays plus développés, le tri des déchets n'est pas une exigence. Ailleurs, où le tri est obligatoire, différentes poubelles sont mises à la disposition des citoyens pour qu'ils séparent le plastique du verre, le papier/carton des métaux et les déchets organiques (pelures de légumes, etc.) de tout le reste. À partir de là, les municipalités collectent les différentes catégories séparément avant de les acheminer vers des entreprises de recyclage.

Ici, les collectivités ramassent tous les déchets indistinctement et les acheminent d'abord vers une station de transfert – il y en a plusieurs – avant de les diriger vers Mare-Chicose, où ils sont enfouis. Même s'il n'y a pas de système de tri officiel, certains individus se rendent aux stations de transfert pour récupérer les déchets recyclables et ensuite les vendre à des entreprises de recyclage. Le reste est transporté vers Mare-Chicose, qui est rapidement en train d'arriver à un niveau de saturation certain.



DAISY : « NE PAS JETER CE DONT ON N'A PLUS BESOIN, MAIS LUI DONNER UNE SECONDE VIE. »



quantité de plus en plus importante de plastique et de papier/carton est en train d'être « sauvée », en grande partie grâce aux bennes mises à disposition, principalement par Mission Verte, un peu partout dans l'île (en particulier dans l'enceinte de supermarchés).

Sébastien Raffray, manager de Mission Verte, explique qu'un premier tri est effectué sur place et que les bouteilles PET sont acheminées par l'association vers Polypet Recyclers. Cette entreprise mauricienne les réduit en granules pour ensuite les exporter vers l'Afrique du Sud, où ils seront transformés.

« Les autres produits en plastique comme les conteneurs de liquide vaisselle, d'eau de javel, etc. sont, eux, déposés à Riche-Terre et une fois la quantité suffisante collectée, l'entreprise Surf Rider vient les récupérer », explique Sébastien.

Et c'est là que le processus de recyclage se transforme en surcyclage. Le surcyclage, ou *upcycling*, est l'action de transformer les déchets en quelque chose de nouveau et utile. Surf Rider transforme le plastique qu'elle collecte en meubles de jardin, en clôtures et autres objets utiles, faisant ainsi du surcyclage.

À Bel-Ombre, c'est exactement ce que Plankton entreprend depuis 2011. La coopérative collecte des bouteilles en verre des hôtels de la région et les écrase dans une machine spéciale pour produire une poudre qui est ensuite utilisée comme filtre pour piscine ou comme sablage (pour nettoyer les coques de bateaux ou murs). Mélangée à du ciment ou à d'autres produits, celle-ci sert aussi comme pavage ou décoration pour sols.

Les exemples d'*upcycling* abondent partout dans le monde et représentent des idées de *Green Business* intéressantes puisqu'elles utilisent principalement des matériaux recyclés et recyclables (*voir hors-texte*).

Mais Daisy Yip Tong-Grenade, de *The Good Shop* à Calebasses, estime que le

concept d'*upcycling* – et son potentiel – n'est pas encore bien compris à Maurice. L'idée de ce magasin, qui a ouvert ses portes en décembre dernier, est de ne pas jeter ce dont on n'a plus besoin, mais de lui donner une seconde vie en le transférant à quelqu'un d'autre. Ainsi, les gens déposent tous les objets dont ils ne se servent plus à *The Good Shop*, où ils sont exposés pour la revente. Les recettes sont versées à de bonnes causes.

Un manque d'artisans

Si le concept a été un franc succès – tous les produits exposés sont de bonne qualité et vendus à petits prix – *The Good Shop* s'est retrouvé face à un problème fondamental : que faire des produits – vêtements, chaussures, objets de décoration, électroménager, etc. – qui ne sont pas en état d'être vendus ?

« Idéalement, on les surcycle et il y a effectivement des organisations qui fabriquent des sacs à partir de vieux vêtements, ou de voiles de surf, etc. mais il n'y en a pas assez et pas pour tous les produits », explique Daisy.

Ce qui manque aussi, ajoute-t-elle, ce sont des artisans tels que des cordonniers, réparateurs de produits électroménagers, couturiers, etc. qui pourraient donner une deuxième vie à ces objets qui finiraient autrement à Mare-Chicose, amplifiant ainsi le problème de saturation. Ou alors dans des rivières, provoquant d'autres problèmes. Si des organisations comme Gran Masinne et BEM Recycling acceptent de prendre des produits tels que de vieux réfrigérateurs, fours à micro-ondes, ordinateurs, imprimantes, téléphones portables, etc., le réflexe de recycler ces objets n'a pas encore fait son chemin à Maurice.

Et pourtant, le business de l'*upcycling*, qui crée une économie circulaire, commence à devenir profitable ailleurs.

Rosemonde Nobin, femme pêcheur.



Benny Henry, responsable du programme *South-East Islets* à la MWF.



Christophe Emmanuel Hermance, skipper.



Christophe Jauhangeer, opérateur de bateaux.



Un autre tourisme est possible

Au sud-est de Maurice, pêcheurs, skippers et opérateurs de bateaux se sont donné le mot pour soutenir les efforts de conservation de la biodiversité de la Mauritian Wildlife Foundation et s'engager sur la voie durable de l'écotourisme.

« *Auparavant, quand j'allais sur ces îlots, je causais quelques dégâts sans m'en rendre compte, je ne me posais même pas de question. Quand j'y pense, j'en rougis.* » Ces propos de Rosemonde Nobin, 66 ans, femme pêcheur à Bois-des-Amourettes, en disent long sur la transformation des mentalités qui a lieu depuis 2017 dans la région du sud-est de Maurice.

Tout a commencé par une décision de la *Mauritian Wildlife Foundation* (*Mauritian Wildlife*) d'impliquer les usagers des îlots du sud-est – l'île aux Mariannes, l'île de la Passe, l'île aux Fouquets (aussi connue comme l'île au Phare), l'île aux Vacoas et l'île aux Aigrettes – dans ses efforts de conservation. Il s'agit ici de skippers de bateaux de plaisance qui transportent principalement des touristes sur ces sites exceptionnels pour des excursions en mer, mais aussi de pêcheurs de la région, d'opérateurs de bateaux et d'officiers de la *National Coast Guard*.

La *Mauritian Wildlife* s'occupe de la conservation des espèces endémiques qui vivent sur ces îlots en collaboration avec le *National Parks and Conservation Service*, le *Forestry Service* et le *National Heritage Fund*. Ces trois agences gouvernementales gèrent, entre elles, les cinq îlots susmentionnés.

Mais au fil des années et des efforts, les membres de la *Mauritian Wildlife* réalisent que quatre problèmes en particulier entravaient leurs efforts. Comme l'explique Benoit de Lapeyre, de la *Mauritian Wildlife*, « *nous travaillons avec du vivant ; la population des espèces endémiques sur ces îlots est encore trop petite pour être résiliente. Or, puisque ces îlots sont utilisés par des particuliers, ils peuvent détruire des années de travail s'ils ne sont pas conscientisés. Nous avons donc décidé de les impliquer dans la protection de ces îlots parce que cela les concerne directement et qu'il s'agit de leur gagne-pain.* »

En effet, des centaines de bateaux y déposent des visiteurs tous les jours, en leur proposant une visite et une grillade sur place.

Or, le manque de conscientisation des skippers, opérateurs de bateaux et autres utilisateurs aux travaux de conservation qui ont lieu sur ces îlots menace la survie de certaines espèces qui y sont présentes.

Rosemonde résume bien la situation : « *Ces îlots ont toujours fait partie*

de notre vie. Nous y allons souvent pour pique-niquer ou pour camper », explique-t-elle, ajoutant que faire un feu pour un barbecue était pour eux une activité normale. « *Je ne me rendais pas compte que c'était dangereux, de même que le fait de laisser traîner des bouteilles en plastique sur l'île mettait les animaux en danger.* »

LA PRISE DE CONSCIENCE EST TELLE QUE CE SONT LES SKIPPERS EUX-MÊMES QUI TROUVENT DES SOLUTIONS AUX PROBLÈMES QUI LEUR SONT ÉNUMÉRÉS.



Cette réalisation vient quand, au fil d'une formation, les skippers et pêcheurs comprennent à quel point le manque de sensibilisation pouvait nuire à ces espèces. La session s'est déroulée en trois étapes – d'abord un survol de l'histoire de ces îlots, des espèces endémiques, ainsi que des efforts de la *Mauritian Wildlife* et des autorités pour les sauver. Puis, les participants ont entrepris une visite guidée à l'île aux Aigrettes pour comprendre comment marche la conservation. Ils ont ensuite visité les autres îlots pour voir de plus près les dégâts causés.

« *Il y a eu un sursaut de conscience* », affirme Benny Henry, assistant de projet pour le programme de protection de la biodiversité des îlots du Sud à la *Mauritian Wildlife*, qui leur a expliqué comment, par exemple, en marchant n'importe où, les touristes et autres visiteurs piétinent

des espèces sans s'en rendre compte. Et qu'en allumant des feux, ils prennent le risque de causer des incendies, comme celui qui avait ravagé l'un des îlots en 2011. « *Ils ont compris que la destruction de ces îlots représentait la destruction de leur gagne-pain* », dit-il.

La prise de conscience est telle que ce sont les skippers eux-mêmes qui trouvent

retrouve maintenant à ralentir son bateau quand il passe devant chacun de ces îlots. Fort de sa connaissance nouvellement acquise, il régale les clients de leur histoire, comment ils se retrouvent aujourd'hui à être les rares endroits qui portent toujours la biodiversité originelle de Maurice. Il explique aussi comment, si chacun fait sa part, ces endroits et ces espèces seront préservés. « *Cela a donné une autre dimension à mon travail en le valorisant. Je ne suis plus un simple skipper, je suis aussi devenu un guide* », dit Christophe fièrement.

Comme lui, d'autres skippers et pêcheurs s'approprient la cause.

Et les résultats ne se sont pas fait attendre. Christophe Jauhangeer, opérateur de bateaux, a vu son chiffre d'affaires boosté depuis que ses skippers se sont transformés en guides. « *Les touristes sont très contents d'avoir un guide comme skipper. Quand ils descendent sur les îles, ils sont contents de savoir qu'en faisant attention, eux aussi contribuent à ces efforts. Mais surtout, la formation de la Wildlife nous a permis d'ajouter de nouvelles offres à nos excursions. Aujourd'hui, on ne propose pas qu'une tournée à l'île aux Cerfs, mais aussi des visites des autres îlots avec des explications sur l'histoire de Maurice et de ses animaux* », dit-il.

Les responsables de la *Mauritian Wildlife* cachent mal leur satisfaction quant au succès du projet. Initialement, ils pensaient toucher une centaine de skippers. En un an et demi, ils ont formé près de 400 personnes. En outre, les demandes pour d'autres sessions de formation abondent, venant même de la *National Coast Guard*.

La réussite de ce programme est telle qu'elle est porteuse de beaucoup d'espoirs pour la *Mauritian Wildlife*. « *Si les gens ont l'information qu'il faut et réalisent que la perte de notre biodiversité va mettre en péril leur gagne-pain, alors ils se sentent alors plus concernés. Et de pouvoir, à leur tour, passer le message aux autres, est valorisant pour eux parce qu'ils s'impliquent également dans la sauvegarde de leur patrimoine naturel* », affirme Benoit.

L'idée est maintenant d'élargir ce type de formations à d'autres endroits de l'île, plus particulièrement aux utilisateurs des îlots du nord, où des travaux de conservation sont aussi en cours.

Ebony Forest

Retour vers le futur

Un total de 145 000 arbres ont été plantés à Ebony Forest depuis 2007, représentant une compensation carbone d'à peu près 25 000 tonnes.



Comprendre pour agir

Pour que la conservation ait un impact, les différentes générations doivent se relayer dans leurs efforts. C'est pourquoi conscientiser et éduquer les jeunes à l'importance de la préservation est un aspect essentiel du travail d'Ebony Forest, explique Lone Raffray.

Ce travail est effectué au niveau des écoles, mais aussi à travers des entreprises, qui organisent des sessions de team building ou de réflexion à Ebony Forest. Une occasion pour les employés d'emmener leurs enfants, de se mettre de la partie et de planter l'arbre endémique de leur choix dans un espace donné et de mieux comprendre l'histoire naturelle du pays grâce au musée d'Ebony Forest. « *La conservation passe par la compréhension des faits historiques, des enjeux, des dangers. Ce n'est que quand on réalise l'importance de ce qu'on a perdu qu'on accepte de faire des efforts de conservation* », explique-t-elle.

Tous concernés

La conservation est une entreprise coûteuse et à eux seuls, les droits d'entrée à Ebony Forest ne suffisent pas pour financer de tels efforts. La direction a donc imaginé des partenariats avec des entreprises du pays sensibles à la cause afin d'en faire des parties prenantes des efforts de conservation. Certaines d'entre elles, à l'instar de la MCB, ont « adopté » un hectare de forêt afin d'inciter et de conscientiser leurs employés à la restauration.

D'autres entreprises, dans le secteur touristique par exemple, encouragent leurs clients à visiter la forêt pour planter des arbres afin de compenser le carbone émis pour leur voyage à Maurice. « *Planter des arbres est l'une des façons d'effectuer de la compensation carbone. Six arbres absorbent 1 000 tonnes de carbone* », explique Lone Raffray.

En moins de 250 ans, Maurice a perdu presque la totalité de sa riche faune et flore. Avec les conséquences que l'on sait. Il reste aujourd'hui moins de 2 % de forêt endémique sur toute l'île.

Mais à Ebony Forest, nichée dans un coin de Chamarel d'une beauté indescriptible, on ne s'attarde plus trop sur les mauvaises nouvelles. On se focalise plutôt sur les solutions. Utilisant les erreurs du passé comme des leçons, on regarde résolument vers l'avenir en se disant simplement : « *Plus jamais ça.* »

C'est sans nul doute de cette nature renaissant de ses cendres que la trentaine d'individus qui s'occupent depuis 14 ans de restaurer peu à peu la forêt puisent leur force. Et leur sérénité. Tranquillement, sans faire de bruit, ils vaquent à une occupation primordiale : celle de faire revivre la forêt endémique de Maurice, l'ultime produit « *lokal* », afin d'inviter les oiseaux et autres espèces natives du pays à revenir trouver refuge dans leur habitat naturel.

Car dans une forêt, comme dans n'importe quel écosystème, chaque espèce dépend de l'autre ; les arbres ont besoin des oiseaux, des insectes ou des chauves-souris pour disperser leurs graines afin de se reproduire alors que les animaux les utilisent pour leur nourriture, comme lieu de nidification et comme habitat.

L'abattage massif des forêts à Maurice a eu pour conséquence directe la disparition de 63 % des espèces d'oiseaux endémiques et de 44 % des espèces d'escargots. Des reptiles et autres insectes ont subi le même sort. La dernière espèce endémique de chauves-souris encore présente à Maurice est, elle, en train de subir une double tragédie : une diminution drastique de sa population résultant de la perte de son habitat, mais aussi de l'abattage pour « protéger » les arbres fruitiers.

Et puisque chaque espèce dépend de l'autre pour sa survie, le fait qu'il ne reste plus que 2 % de

forêt sur tout le territoire en dit long sur le sort des animaux endémiques.

Mais puisqu'à Ebony Forest, on fait des miracles à force de persévérance et de dur labeur, les choses sont en train de s'améliorer.

La *General Manager*, Christine Griffiths attire notre attention sur un grillon. Sa présence relève presque du miracle ; il avait tout bonnement disparu mais est revenu, attiré par la nouvelle « vie » de cette forêt réincarnée.

Car c'est de cela qu'il s'agit. En fait, les 50 hectares de forêts qui constituent Ebony Forest sont en mauvais état, envahies par des espèces exotiques qui étouffent les arbres endémiques, avec pour conséquence la disparition des animaux qui en dépendent.

Mais depuis 14 ans, explique la



jeunes arbres pousseront sous leur mère et seront en compétition avec elle pour leur survie.

Christine Griffiths explique qu'à la longue, il faudra introduire un animal pour effectuer ce travail. « *Cela a d'ailleurs été fait dans le passé à Maurice. On prend un animal qui est étroitement lié à celui qui a disparu. Par exemple,*



responsable de communication et de *Sustainability* d'Ebony Forest, Lone Raffray, 14 de ces 50 hectares ont été restaurés à leur état originel ; cela veut dire l'élimination d'arbres envahissants, de lianes, mais surtout d'herbes et la replantation d'arbres endémiques, dont le bois d'ébène. Suivie d'un désherbage continu pour les protéger.

Par la suite, les employés d'Ebony Forest récupèrent les graines qu'ils font germer dans la pépinière avant de les transférer dans la forêt, loin de l'arbre mère. Si l'intervention humaine constante n'est pas soutenable, elle n'en demeure pas moins essentielle à ce stade. Avec la disparition des animaux qui dispersent les graines, ne rien faire voudrait dire que les

pour la tortue géante, on utilise celle d'Aldabra. Ce n'est pas la même espèce, mais elle remplit les mêmes fonctions. C'est ce qu'il faut faire, mais ça coûte terriblement cher », dit-elle. La *General Manager* d'Ebony Forest ajoute qu'il est important de trouver des solutions à long terme, car des solutions de fortune n'arrangent en rien la situation de crise actuelle.

« *Nous sommes en train de faire du Crisis Management, mais il faut réfléchir à long terme. Et la conscientisation est la clé. Ici, nous savons ce qu'il faut faire, mais si les gens ne sont pas convaincus que c'est leur héritage et qu'ils doivent le préserver, alors il ne se passera rien* », insiste-t-elle.





ENSEMBLE, PROTÉGEONS NOTRE BIODIVERSITÉ

Notre patrimoine environnemental représente une formidable source d'opportunités et de développement pour notre île. Parce que nous sommes convaincus que l'avenir de notre biodiversité dépend de la création d'écosystèmes vertueux, la MCB s'engage à travers un partenariat ambitieux, à soutenir les actions de la Mauritian Wildlife Foundation.

Ensemble, agissons pour préserver ce qui renforce l'attrait de notre île.

Succès pour notre terre, succès pour notre peuple, succès pour demain.
#SuccessBeyondNumbers



PROUD PARTNERS